Sonderabdruck aus Byzantinischer Zeitschrift XXVIII 3 u. 4.
Verlag u. Druck von B. G. Teubner in Leipzig.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI
BIBLIOTECA N. IORGA
Nr. vechi 61842

Quelques observations sur l'histoire de Byzance.[1]

I. Influences orientales sur Byzance.

Y a-t-il eu une influence orientale sur Byzance? Faut-il la rattacher, comme on l'a tenté, surtout à cette influence? De quelle nature peut-elle être? Voici les questions que, au congrès d'histoire d'Oslo, a suscitées à nouveau M. Heisenberg.

Pour lui, cette influence ne peut être prise en considération que pour l'absolutisme impérial et ses manifestations pompeuses. C'est sans doute un des domaines où elle peut être constatée, mais il faut reconnaître qu'il y en a bien d'autres.

D'abord, cette réunion de ce qui vient de l'Église avec ce qui tient à l'État. C'est la raison d'être même des monarchies sacrées de l'Orient, pour lesquelles le principe d'autorité n'est pas sur la terre et le roi est surtout celui qui officie sa royauté, les sujets étant obligés envers lui par le devoir qu'ils ont envers cette divinité dont l'image vivante, à travers les générations, est le roi. Entre Cyrus et Darius et un Comnène, à travers Constantin-le-Grand, il n'y a pas de différence essentielle. Rome a connu autre chose: le pouvoir civil, qui crée, entretient, modifie et augmente à son gré la religion, celle-ci n'étant qu'un résultat expressif, une dernière manifestation, disons même: la conclusion finale de la politique.

Mais, pour apprécier à sa juste mesure cette influence de l'Orient sur Byzance, qui n'est qu'une synthèse, il faut tenir compte, non seulement de l'emprunt direct qu'elle fit à l'Orient jusque dans le domaine religieux, qui devait être le plus conservatif, par les iconoclastes, d'esprit sémitique abstrait, mais aussi de l'état dans lequel Byzance a reçu les éléments qui entrèrent dans sa synthèse.

Un de ces éléments, le christianisme, n'a pas besoin d'explications sous ce rapport. Dans sa métaphysique et sa morale, dans tout ce qu'elle entraîne de passé, cette religion, dominante plus qu'on ne saurait le dire, reste un produit de l'Orient, et elle ne fait qu'orientaliser.

Mais Rome même, que Byzance est fière de continuer, était, au moment où ce travail synthétique commence, orientalisée dans son essence

[1]) Des discussions du Congrès international d'histoire d'Oslo.

www.dacoromanica.ro

politique. On ne peut pas dire assez combien elle est loin de la vieille conception méditerranéenne de la cité, combien elle appartient, de par l'empire qu'elle ne s'est pas arrogé, mais qui lui a été imposé, à la succession d'Alexandre-le-Grand, lui-même successeur des rois à caractère impérial de l'Orient. Comme ensemble, elle est ce qu'avaient été, comme personnes ou comme dynasties, les diadoques. Elle en remplit la fonction. Son être abstrait équivaut, dans l'idée et dans les fonctions, à la réalité héroïque qu'avait été le Macédonien, adopté par l'Asie.

Sans doute on parle le grec à Constantinople et c'est en grec que l'Empire administre, en tant qu'il les administre, les provinces. On lit le grec d'Église, puis on lira celui des auteurs profanes aussi, allant jusqu'à s'en inspirer pour toute une époque. Mais cette Grèce, même si on en étudie, si on en imite les poètes et les historiens, n'a rien de l'ancien esprit hellénique. C'est la Grèce conquise, de par la victoire même d'Alexandre, et amalgamée par l'Orient, qui donne sa grécité à Byzance, solennel et lourd vêtement oriental, pris dans les tombeaux où gisent les «rois des rois», à la place de la lucide, la simple et claire pensée, que n'encombre jamais le décor de prestige de l'ancienne Grèce.

Mais cette influence de l'Orient ne s'étend pas sur tout le long développement du byzantinisme. Elle se prolonge bien jusqu'au XI^{e} siècle, mais déjà l'Occident s'infiltre dans la vie de commerce, dans laquelle son action est, du reste, déjà ancienne, et jusqu'à cette Cour impériale où, au lieu du monarque figé dans son immobilité sacrée, il y a, avec les empereurs militaires de l'époque des Comnènes, le remuant, l'ambitieux, le vaniteux chevalier d'Occident. La porte est définitivement fermée à l'Asie, qui, du reste, n'avait donné que bien peu, sous la forme arabe qui s'éloigne maintenant vers la Perse — dont elle s'inspirera —, par le changement de capitale, de la syrienne Damas à la Babylone des «grands rois».

Il a fallu la conquête latine à Constantinople et dans les provinces pour amener Byzance à une autre grécité, celle, authentique dans sa simplicité, des paysans et des petits bourgeois de l'Asie Mineure. L'empire des Paléologues, tout en gardant la défroque qui le décore et l'impose en quelque sorte, est de plus en plus une royauté grecque dans le vrai sens du mot.

Mais voici bientôt un nouveau changement. Cette grécité rustique est rapportée à Constantinople et dans une partie au moins des provinces perdues. Elle y trouve les établissements latins. Et leur vertu d'influence est si grande que la basiléia, devenue en Asie une Romaïs,

www.dacoromanica.ro

s'y plie sans le vouloir. On se fait par faiblesse barbares comme ces puissants. Comme je l'ai dit ailleurs, l'Empire oecuménique de la chrétienté orientale finit en petit État franc uni par la religion à la Rome des Papes.

II. Les problèmes de l'art byzantin.

Le rapport de M. Diehl, que j'ai eu l'honneur de présenter au congrès d'Oslo[1]), soulève de nouveau, à la suite de discussions dont quelques-unes sont toutes à fait récentes, les grands problèmes de l'Art byzantin, dont l'étude est recommandée à nouveau.

D'abord celui des influences syriennes et égyptiennes des premiers siècles.

Elles font partie du bagage artistique de la nouvelle religion qui vient, munie de tout son attirail, de ces régions de l'Orient. Le christianisme continue à parler dans l'art le langage de ses origines asiatiques.

Mais, quant à ces origines mêmes, on peut se demander quel a été leur caractère initial, leur raison d'être. Il y a une peinture, un travail des métaux qui appartiennent à la Syrie. Mais qu'est-ce que c'est comme race créatrice d'art cette Syrie elle-même, qui dans l'antiquité n'a posé sur aucune œuvre le sceau de son originalité? Et, s'il y a, à travers tant de siècles, un art égyptien, de quelle façon, sous quelle influence a-t-il passé à ce qui a inspiré le christianisme, surtout dans le domaine des représentations sur les étoffes?

Mais, à côté de cet Orient, d'apparition nouvelle ou d'essentielle transformation, il y en a un autre, signalé aussi dans la série des questions de M. Diehl: celui qui a donné une orfèvrerie toute faite aux barbares qui, on le reconnaît enfin, étaient incapables d'en créer une. Ce trésor de Pietroasa en Roumanie, abandonné sous les Carpathes par quelque chef goth en fuite devant les Huns, ces couronnes des rois wisigoths de l'Espagne, ces bijoux des rois mérovingiens représentent tout simplement le sujet asiatique, assyrien — bêtes féroces, chasses, guerriers à l'assaut — que les Scythes avaient transporté dans leurs établissements de la Mer Noire, où ils firent travailler dans un esprit anti-hellénique les derniers maîtres de la vieille technique grecque.

Mais voici qu'à Constantinople se forme la grande synthèse d'art. M. Strzygowski a suscité la curiosité la plus vive et les polémiques les plus passionnées par sa découverte de l'Arménie inspiratrice. Mais, historiquement, qu'est-ce que cette prétendue maîtresse du byzantinisme artistique? Un pays de dimensions plutôt restreintes, dirigé d'un côté

[1]) Voy. *Bulletin of the international committee of historical studies*, t. V, p. 685 et suiv.

www.dacoromanica.ro

vers la Perse, de l'autre vers la Rome d'Orient. Janus à deux faces, elle se présente et s'impose pour cette œuvre de simple transmission des créations mésopotamiennes qu'elle a, à son honneur, il faut bien le dire, réalisée.

L'art romain de l'Occident vient-il de cette Byzance des croisades et de ses provinces franques faisant mine d'indépendance? Certainement, mais en partie seulement. Une transmission plus ancienne est due, comme continue à le montrer M. Puig i Cadafalch, à un courant qui pourrait être mis en rapport avec la phase byzantine de l'Italie, surtout de l'Italie septentrionale, mais aussi avec des influences, partant de là, qui remontent le «golfe maritime» du Rhône jusqu'aux coupoles de S. Front de Périgueux et qui donnent à telle vallée, à peine découverte, de la Catalogne ses arcades lombardes, qui ne sont pas lombardes puisqu'elles se trouvent dans des églises orthodoxes de Moldavie et dans des mosquées de Constantinople, ses coupoles primitives et jusqu'à des peintures dont le caractère nettement byzantin est souligné même par des inscriptions grecques.

Et puis le problème des rapports entre la peinture vénitienne et siennoise et le nouvel art byzantin tel qu'il apparaît à S. Luc en Phocide, dans les petites églises de l'Attique, dans celles de Misthra, à la Kahrié de Constantinople et dans l'église princière d'Arges en Valachie. J'ai essayé d'expliquer ces similitudes «giottesques» et anté-«giottesques», qui permettent de penser à l'influence exercée, dans les deux sens, par la cohabitation entre Occidentaux, de Venise, de Gênes, et Orientaux, sur une vaste bande de ports et de villes maritimes, de la Caffa de Crimée — dont les restes, comme ceux de Mangoup, du château des SS. Théodore, dans le voisinage, demandent à être exhumés —, de Moncastro, à l'embouchure du Dniester, par dessus Péra et Galata, jusqu'à Chypre et à Rhodes.

Mais, pour pouvoir préciser des conclusions qui me paraissent devoir être dans ce sens, il faut deux longs travaux qui n'ont pas été encore entrepris.

D'abord, ce qu'on sait aujourd'hui en fait de matériaux est restreint et de pur hasard quant à la découverte. Quelques églises arméniennes ne sont pas toute l'Arménie artistique, la Serbie étudiée par M. Millet n'est qu'une partie de ce que le territoire serbe contient comme art, l'église d'Arges, qu'on voulait détruire, a rendu par miracle ses fresques cachées sous plusieurs enduits ultérieurs; chaque année, de sous le mauvais badigeonnage à l'huile surgissent les peintures des églises roumaines; des églises de Péra on n'a que des réfections modernes; des régions entières, comme le Caucase, n'ont presque pas été explorées.

www.dacoromanica.ro

Sans compter que les collections existantes n'ont pas de catalogues et que le plus ancien de l'art roumain, confié à l'honnêteté des alliés russes, gît dans les caves du Kremlin. Une statistique tant soit peu complète des matériaux est le premier besoin pour pouvoir obtenir des «sûretés».

Mais, même en les ayant, on n'arrivera à rien de définitif autant qu'on s'en tiendra aux approximations que peut donner la seule technique. Il faut dater. Et, pour cela, il faut faire rentrer les monuments dans le grand mouvement de l'histoire à laquelle ils appartiennent. Contre l'opinion de M. Strzygowski, qui se plaint des envahissements de l'histoire, il y a encore trop peu d'histoire. Les archives, comme celles des notaires de Gênes, entamées dernièrement par M. G. Brătianu, de Venise, ces sources si riches, devront être consultées pour arriver, au moins en partie, à ces précisions sur lesquelles on a réussi à fonder l'histoire de l'art occidental.

Ce n'est qu'alors qu'on verra nettement des explications qui, dans l'état actuel des recherches, dépendent trop des impressions individuelles.

Bucarest. **N. Iorga.**

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE
BIBLIOTECA INST. DE ISTOR

www.dacoromanica.ro

VERIFICAT
1937

www.dacoromanica.ro